Collège au théâtre
Saison 2013/2014
Fiche pédagogique n°5

FESTIVAL DES MOTS

AVEC RAYMOND QUENEAU

&

BORIS VIAN

Scène pluri disciplinaire
Association Bourguignonne Culturelle
13
14

FESTIVAL DES MOTS EN DEUX SPECTACLES

SOMMAIRE

1. *Exercices de style* et Raymond Queneau
   1.1. Qui est Raymond Queneau ?
   1.2. L'œuvre de Raymond Queneau
   1.3. *Exercices de style*
   1.4. Liste des exercices présentés dans le spectacle

2. Boris Vian
   2.1. Qui est Boris Vian ?
   2.2. *Vian V'là Boris*
   2.3. La poésie de Boris Vian
   2.4. *Le déserteur*

3. *Zazie dans le métro*

Annexes

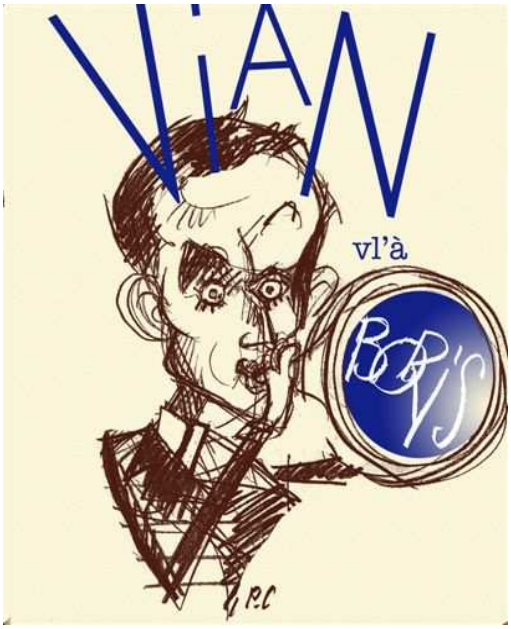
Préambule

Pour ce festival des mots et comme mise en bouche, nous vous recommandons **deux documents :**

- Dans le premier, une **vidéo de l'INA**, Olivier BARROT, depuis le café *Le Rostand* à Paris, présente le livre *Exercices de style* de 1947 dans une nouvelle réédition (éditions Gallimard jeunesse) de Raymond Queneau.

Patrice DELBOURG, poète et romancier, commente cet ouvrage et fait une lecture de deux moments particuliers. Vous pourrez ainsi apprécier les variations de l'écriture sous contrainte de Raymond Queneau :

http://www.ina.fr/video/2193716001



- Nous vous proposons d'**écouter les 10 chansons les plus connues de et par Boris Vian**, dans le document qui suit :

http://www.topito.com/top-grandes-chansons-boris-vian

1. *Exercices de style* et Raymond Queneau

1.1. Qui est Raymond Queneau ?

Raymond Queneau© Gallimard, A. Bonin

a. De la lecture des Pieds nickelés au surréalisme.

Raymond Queneau est né au Havre le 21 février 1903. Ses parents étaient commerçants, **naissance obscure** qu'il évoquera avec humour (Extrait in *Chêne et chien*, 1937) :

Je naquis au Havre un vingt et un février
En mil neuf cent et trois.
Ma mère était mercière et mon père mercier,
Ils trépignaient de joie.
Inexplicablement je connus l'injustice
Et fus mis un matin
chez une femme avide et bête, une nourrice,
qui me tendit son sein.

Fils unique dans une famille catholique, Queneau est passionné de lecture et de mathématiques. Il dévore des livres sans nombre... A 10 ans, il lit *Les Pieds nickelés*, … découverte importante !
Le Bac en poche, il débarque à Paris et s'inscrit à la Sorbonne pour y suivre des études de philosophie ainsi qu'à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes. Il adhère au groupe surréaliste en 1924. Il y rencontre notamment **André Breton** mais aussi **Jacques Prévert**, l'historien du cinéma Georges Sadoul et Marcel Duhamel, fondateur de la Série Noire chez Gallimard avec lesquels il formera le groupe de la rue du château.

1925-1927, Raymond Queneau s'initie à l'arabe le temps de son service militaire en Algérie et au Maroc. Il est incorporé dans un régiment de zouaves. Au Maroc, il participe à la Guerre du Rif. Après son retour à Paris, il épouse en **1928**, Janine Khan, la belle-soeur d'André Breton. L'année suivante **il rompt avec les surréalistes et commence véritablement à écrire**, c'est l'époque des fous littéraires mais aussi d'une certaine instabilité professionnelle qui voit Queneau s'engager dans plusieurs métiers. Au bout du compte et face à ces échecs, il suit plusieurs psychanalyses.

b. Exercices de langage

Le Chiendent, son premier roman, est publié à la NRF en 1933. **Queneau s'y amuse à confronter l'oral et l'écrit malmenant la syntaxe et introduisant des règles mathématiques.** *Il s'y montre convaincu que le français oral va remplacer la langue soutenue dans la littérature.*
Le livre obtient le Prix des Deux Magots, le premier prix puisque c'est la première fois en 1933 que le Prix des Deux Magots est attribué. Le style de Raymond Queneau est né, unique. Dès lors, les titres vont s'enchainer, romans et poésie...
En 1938, Raymond Queneau entre aux éditions Gallimard en qualité de lecteur, de traducteur puis membre du Comité de lecture.
***Exercices de style* parait en 1947. C'est son premier succès auprès du grand public.**

c. La passion du cinéma et les travaux de l'Encyclopédie

En 1950, Queneau entre à l'académie Goncourt et au Collège de Pataphysique où l'on parodie les académies et les cérémonies officielles.
Le Paris de la Libération est aussi celui de Saint Germain-des-Près. Comment ne pas mentionner ***Si tu t'imagines*** sur une musique de Joseph Kosma qu'interprète Juliette Gréco en 1949 (chanson et interview de Juliette Gréco) :
http://www.youtube.com/watch?v=XL_NQBHtn4Y

d. Saint Germain-des-Près, le café de Flore, Jean-Paul Sartre.

D'autres textes de Queneau font le bonheur des Frères Jacques. C'est ensuite l'aventure de *Monsieur Ripois*, film de René Clément avec Gérard Philipe dans le rôle principal et dont Raymond Queneau participe à l'adaptation du scénario. Le film sort en 1954, deux ans après *Jeux interdits* du même René Clément. Queneau récidive deux ans plus tard, il est co-scénariste de *La mort en ce jardin* que réalise Luis Bunuel.
A partir de 1954, Queneau dirigera l'Encyclopédie de la Pléiade, ce qui lui permettra d'entrer dans une période d'accalmie financière. Il veut présenter l'état actuel des connaissances humaines et rappeler le chemin parcouru dans les divers domaines du savoir : il accorde une large place à l'art et aux littératures méconnues : berbère, mandchoue, esquimau…

e. La conquête du grand public

C'est ensuite, en **1959**, la parution de ***Zazie dans le métro*** puis en 1960 la fondation avec François le Lionnais du groupe de l'Oulipo, Ouvroir de Littérature Potentielle dont la publication de *Cent mille milliards de poèmes* en 1961 constitue un exploit littéraire : « *une sorte de machine à fabriquer des poèmes* » selon Queneau, un curieux recueil de sonnets dont chaque vers, rendu libre par un jeu de découpage, peut se lire avec les vers d'autres sonnets.

Raymond Queneau meurt le 25 octobre 1976 à Paris. Son œuvre marquera profondément la littérature mais pas seulement. Les phrases de notre quotidien sont souvent colorées, peinturlurées à la Queneau sans que nous ne prenions conscience de l'invisible présence de ce grand gourou des mots dits.

1.2. L'œuvre de Raymond Queneau

Dans l'espace

On dirait que kékchose se passe
En fait il ne se passe rien
Un autobus écrase un chien
Des badauds se délassent
Il va pleuvoir
Tiens tiens

L'œuvre Raymond Queneau, dont la vocation littéraire s'affirma très tôt, fut un auteur extrêmement prolixe : entre 1933 et 1975, il publia près de mille poèmes, une quinzaine de romans et de nombreux textes qui, tels les *Exercices de style,* sont **inclassables** dans l'une ou l'autre de ces deux catégories. Sans parler des essais, des quelques trois cents poèmes

qui à sa mort étaient encore inédits et des paroles de chansons, dialogues de films ou scénarios qu'il écrivit.

a. Roman et poésie : une même démarche

Queneau joua sur la distinction entre les genres : la poésie et le roman procédaient pour lui de la même démarche ou plus précisément, **le roman devait être écrit comme un poème**. Après la Libération, la publication des *Exercices de style* et le succès de ses textes chantés (voir lien proposé plus haut : Juliette Gréco, *Si tu t'imagines*) le fit connaître au-delà du cercle des intellectuels. Mais c'est avec *Zazie dans le métro*, paru en 1959, que sa notoriété atteignit le grand public.

b. L'inventeur du "néo-français"

Pourtant, ce qui fit la renommée de Zazie existait déjà dans ses premiers romans : l'invention d'un nouveau langage, **le "néo-français", langage parlé devenant langage écrit au moyen d'une orthographe phonétique.**

" *Doukipudonktan* ", " *boujpludutou* ", " *bloudjiins* " procèdent de la volonté de l'auteur d'adapter le langage écrit à la langue parlée. Pour cela, Queneau bouscule les mots et utilise à profusion les **calembours, inversions, mots-valises et autres trouvailles littéraires** qui, jointes à l'importance qu'il accorde au **rythme**, lui donnent ce style si particulier.

En effet, Queneau s'appuie fermement sur les structures de la poésie : rimes, sonnets, alexandrins abondent dans son œuvre qui, de ce fait, se prête particulièrement bien à la lecture à haute voix.

Un grand nombre de ses poèmes ont d'ailleurs été mis en musique, mis en scène ou ont fait l'objet de diffusions radiophoniques. Il reviendra toutefois sur l'idée de "néo-français" à la fin de sa vie constatant le rôle de standardisation, de la radio et des médias de masse.

1.3. Exercices de style

L'audition d'une symphonie avait donné à Queneau d'écrire des variations sur un thème. Jugés d'abord "avec tristesse" par le directeur d'une revue influente, **les *Exercices de Style* devinrent très vite populaires par des mises en voix et des mises en scène que l'auteur n'avait pas prévus.**

Citons :

- la première mise en scène d'Yves Robert à la Rose Rouge, cabaret existentialiste, en 1949, avec les Frères Jacques,
- le disque de ces derniers en 1954,

- les représentations du Petit Montparnasse en 1981
- et de multiples mises en scène contemporaines.

Le succès des *Exercices de Style* ne s'est jamais démenti. Ces *Exercices* ont eu également une **portée pédagogique** considérable et une influence décisive sur le théâtre de Ionesco. Celui-ci a d'ailleurs confié : « *Je crois que si je n'avais pas lu les* Exercices de style *de Raymond Queneau, je n'aurais pas pu présenter* La Cantatrice Chauve*, ni rien d'autre à une compagnie théâtrale* ».

a. <u>Résumé</u>

Cet ouvrage singulier est une **série de 99 textes courts évoquant la même histoire de 99 façons différentes**, **en modifiant chaque fois le point de vue du narrateur, le vocabulaire et le style.**

L'histoire elle-même tient en quelques mots et est particulièrement banale.

Le narrateur rencontre dans un bus bondé de la ligne S un jeune homme au long cou, coiffé d'un chapeau mou. Ce jeune homme échange quelques mots assez vifs avec un autre voyageur, puis va s'asseoir à une place devenue libre. Deux heures plus tard, le narrateur revoit ce jeune homme devant la gare Saint- Lazare. Il est alors en train de discuter avec un ami. Celui-ci lui conseille de faire remonter le bouton supérieur de son pardessus.

- Voici un exercice de style, *Récit*, qui témoigne de l'objectivité voulue par le narrateur. Vous ne le trouverez pas dans le spectacle mais c'est un point de départ utile pour mieux comprendre des différentes variations qui seront présentées.

Récit

Un jour vers midi du côté du parc Monceau, sur la plate-forme arrière d'un autobus à peu près complet de la ligne S (aujourd'hui 84), j'aperçus un personnage au cou fort long qui portait un feutre mou entouré d'un galon tressé au lieu de ruban. Cet individu interpella tout à coup son voisin en prétendant que celui-ci faisait exprès de lui marcher sur les pieds chaque fois qu'il montait ou descendait des voyageurs. Il abandonna d'ailleurs rapidement la discussion pour se jeter sur une place devenue libre. Deux heures plus tard, je le revis devant la gare Saint-Lazare en grande conversation avec un ami qui lui conseillait de diminuer l'échancrure de son pardessus en en faisant remonter le bouton supérieur par quelque tailleur compétent.

- Avant de nous raconter l'histoire, *Récit* situe le cadre spatio-temporel, les heures, les lieux. C'est un cadre urbain, cher à Raymond Queneau, celui des autobus. La date n'est pas mentionnée, le héros est un personnage anonyme mais il est décrit physiquement. Les événements sont des paroles et le narrateur est témoin : il voit les choses du dehors.

Il vous faut maintenant porter attention aux différents exercices que vous aurez sous les yeux. Par exemple :

Notations

Dans l'S, à une heure d'affluence. Un type dans les vingt-six ans, chapeau mou avec cordon remplaçant le ruban, cou trop long comme si on lui avait tiré dessus. Les gens descendent. Le type en question s'irrite contre un voisin. Il lui reproche de le bousculer chaque fois qu'il passe quelqu'un. Ton pleurnichard qui se veut méchant. Comme il voit une place libre, se précipite dessus. Deux heures plus tard, je le rencontre cour de Rome, devant la gare Saint- Lazare. Il est avec un camarade qui lui dit : "tu devrais faire mettre un bouton supplémentaire à ton pardessus."; il lui montre où (à l'échancrure) et pourquoi.

Hésitations

Je ne sais pas très bien où ça se passait… dans une église, une poubelle, un charnier ? Un autobus peut-être ? Il y avait là… mais qu'est-ce qu'il y avait donc là ? Des œufs, des tapis, des radis ? Des squelettes ? Oui, mais avec encore leur chair autour, et vivants. Je crois bien que c'est ça. Des gens dans un autobus. Mais il y en avait un (ou deux ?) qui se faisait remarquer, je ne sais plus très bien par quoi. Par sa mégalomanie ? Par son adiposité ? Par sa mélancolie ? Mieux… plus exactement… par sa jeunesse ornée d'un long… nez ? menton ? pouce ? non : cou, et d'un chapeau étrange, étrange, étrange. Il se prit de querelle, oui c'est ça, avec sans doute un autre voyageur (homme ou femme ? enfant ou vieillard ?) Cela se termina, cela finit bien par se terminer d'une façon quelconque, probablement par la fuite de l'un des deux adversaires. Je crois bien que c'est le même personnage que je rencontrai, mais où ? Devant une église ? devant un charnier ? devant une poubelle ? Avec un camarade qui devait lui parler de quelque chose, mais de quoi ? de quoi ? de quoi ?

Est-ce que le narrateur adopte le même point de vue que dans *Récit* ?
Retrouvons-nous la même chronologie des faits ?
Est-ce le même style ?
Est-on dans le même registre de vocabulaire ?

1.4. Liste des exercices présentés dans le spectacle (extraits en annexe)

Récital des Frères Jacques au Théâtre Fontaine, en 1968.
Photo : Roger Pic / Gallica BNF / Licence CC

. Notations
. Anglicismes
. Macaronique
. Loucherbem
. Vulgaire
. Gastronomique
. Italianismes
. Hésitations
. Homéotéleutes
. Onomatopées
. Analyse logique
. Alexandrins
. Moi je
. Alors
. Interrogatoire
. Paréchèses
. Maladroits
. Tactile
. Télégraphiques
. Ode
. Ensembliste
. Tanka
. Par devant par derrière
. Javanais
. Botanique
. Médical
. Injurieux
. Géométrique
. Paysan

2. Boris Vian

2.1. Qui est Boris Vian ?

Boris Vian, né le 10 mars 1920 à Ville-d'Avray et mort le 23 juin 1959 à Paris, est un **écrivain français**, poète, parolier, chanteur, critique et musicien de jazz (trompettiste). Ingénieur de l'École centrale (Promotion 42B), il est aussi scénariste, traducteur (anglo-américain), conférencier, acteur et peintre.

Sous le **pseudonyme de Vernon Sullivan**, il a publié de nombreux romans dans le style américain parmi lesquels *J'irai cracher sur vos tombes* qui a fait scandale et a été interdit. Il a souvent utilisé d'autres pseudonymes, parfois sous la forme d'une anagramme, pour signer une multitude d'écrits.

Boris Vian a abordé à peu près tous les genres littéraires : poésie, document, chroniques, nouvelles. Il a aussi produit des pièces de théâtre, des scénarios pour le cinéma. Son œuvre est une mine dans laquelle on continue encore de découvrir de nouveaux manuscrits au XXI^{e} siècle. Toutefois, sa bibliographie reste très difficile à dater avec précision puisque lui-même ne datait pas toujours ses manuscrits.

Il est également l'auteur de peintures, de dessins et de croquis.

Pendant quinze ans, **il a aussi milité en faveur du jazz**, qu'il a commencé à pratiquer dès 1937 au Hot Club de France. Ses chroniques, parues dans des journaux comme Combat, *Jazz-hot*, *Arts*, ont été rassemblées en 1982 : *Écrits sur le jazz*. Il a aussi créé 48 émissions radiophoniques *Jazz in Paris*, dont les textes, en anglais et en français étaient destinés à une radio new-yorkaise et dont les manuscrits ont été rassemblés en édition bilingue en 1996.

Boris Vian, au Festival de jazz de Paris, en mai 1949. Crédits photo : Credit ©Rue des Archives/ AGIP

Son œuvre littéraire, peu appréciée de son vivant, a été saluée par la jeunesse dès les années 1960-1970. ***L'Écume des jours*** en particulier, avec ses jeux de mots et ses personnages à clef, a fait de lui un véritable mythe.

Boris Vian, réputé pessimiste, **adorait l'absurde, la fête et le jeu**.

Il est aussi l'inventeur de systèmes et de mots parmi lesquels figure le « peignophone », un instrument de musique composé d'un peigne et d'une feuille de papier à cigarettes ainsi que le *piano-cocktail* (ou *pianocktail*), instrument imaginaire destiné à fournir de la musique et des boissons en même temps.

De santé fragile, très couvé par sa mère, et à juste titre par les médecins, il ne s'est jamais ménagé, comme s'il était pressé d'entreprendre toutes les activités possibles, avec le sentiment de la mort qui rôdait autour de lui.

Il est mort à 39 ans d'un arrêt cardiaque, lors de la projection de l'adaptation cinématographique de son livre *J'irai cracher sur vos tombes*.

2.2. Vian v'la Boris

a. Présentation

Une scène avec **un décor simple et dépouillé**.

De la musique doucement jouée par un piano et une trompette.

Quelques claquettes, des poèmes, des chroniques et des chansons.

Le jeu des trois comédiens est pluriel.
A la fois acteurs, chanteurs et musiciens, ils nous livrent un spectacle complet, qui mélange différentes formes d'art.
Beaucoup de sujets sont abordés au cours de cette pièce : **la guerre, l'amour, le jazz, le racisme.**

On découvre une nouvelle facette de Boris Vian grâce à de nombreux **textes peu ou pas connus.**

Les comédiens se mettent tour à tour dans la peau de cet artiste qui a marqué le XXe siècle. Ils le font avec une conviction et un talent évidents. Ainsi, le spectateur parcourt-il sa vie à travers différentes approches. La plus marquante est celle qui concerne le **récit de la lettre destinée à Paul Faber** qui fit interdire la chanson L*e Déserteur*. Cette chanson était inspirée par le début de la guerre d'Indochine. Les deux derniers vers ont été modifiés pour conserver le côté pacifiste de la chanson, devenue incontournable.

b. Le matériau du spectacle

- ***De nombreuses chansons émailleront le spectacle :***

. Allons z'enfants
. La complainte du progrès
. Le déserteur
. A tous les enfants
. La java des bombes atomiques

- ***Quelques textes du spectacle empruntés à Boris Vian** :*

Je suis né, par hasard le 10 mars 1920, à la porte d'une Maternité, fermée pour cause de grève sur le tas. Ma mère, enceinte des œuvres de Paul Claudel, c'est depuis ce temps que je ne peux plus le blairer, en était au treizième mois et ne pouvait attendre le Concordat. Un saint homme de prêtre qui passait par là me ramassa et me reposa, j'étais effectivement très laid. Par bonheur, une louve affamée me donna à boire. Je grandis en force et en sagesse, mais je restais toujours aussi laid. En fait, j'avais la tête de la Victoire de Samothrace. A sept ans, j'entrais à l'École Centrale, j'en ressortis trois ans plus tard, en 1942. Je ne prévoyais pas, à ce moment-là, que douze ans après, en 1946...
Mais n'anticipons pas. En 1941, le 18 avril, exactement, je rencontrai le fameux Claude Abadie, joueur de clarinette. Il me prit sous son abatis (Abadie) et, grâce à notre féconde collaboration l'orchestre Claude Abadie remporta un franc succès. Tout d'un coup, ma physionomie se transforma, et je me mis à ressembler à Boris Vian, d'où mon nom . Raymond Queneau me rencontra à la pêche à la ligne, que je ne pratique pas. Le reste appartient à l'histoire. J'ai un

1m86 pieds nus. Je pèse assez lourd, et je place avant tout les œuvres d'Alfred Jarry, la fornication, et mon épouse bien-aimée. Je n'oublie pas, mais venant ensuite, la musique de la Nouvelle-Orléans, Duke Ellington, la peinture à l'huile que je pratique avec un bonheur rare et les filles du Jazz-Club-Universitaire surtout une blonde en robe verte... mais n'insistons pas. Je déteste Paul Claudel (je l'ai dit, mais c'est agréable à dire, et c'est pour ça que je n'ai jamais rien lu de lui) « Le Grand Meaulnes », Péguy, le violon de jazz tel que le pratiquent les français, «Ivan le terrible », le pape. J'aime pas non plus les poitrines plates (chez les femmes), les endives, la merde. Sauf quand elles sont bien accommodées Les endives. Je cherche un appartement de cinq pièces, tout confort. J'ai eu une vie mouvementée mais je suis prêt à recommencer.

Chroniques de jazz

Chevalier de Chalon, me communique un charmant extrait d'une proclamation des autorités d'Allemagne orientale, rapportée par le Figaro. Le jazz «détruit la culture nationale, prépare à la guerre et conduit un grand nombre à l'idiotie ».

Dans le Record Changer de janvier un extrait d'un livre à paraître sur l'origine des esclaves noirs qui furent importés en Louisiane par les colonisateurs français.
Au fait, lorsqu'on y pense, ce sont bien les Français les responsables du jazz. Sans nos vaillants ancêtres qui déportaient les noirs d'Afrique, nous n'aurions pas le jazz d'aujourd'hui.

Dans jazz journal un bon papier sur les préjugés raciaux. Vous connaissez l'histoire du jeune noir Emmet Till accusé d'avoir levé des yeux lubriques sur une bonne femme blanche, sur quoi le mari et le beau-frère de la bonne femme le zigouillent aussi sec et sont acquittés en moins de deux par le tribunal blanc.
Alors les Noirs ont fait un disque. Le disque d'Emmet Till.
Le soir à la radio quand tout le monde est chez soi, il y a soudain un silence. Et le disque passe. Et le disque est chanté par un Noir d'une voix plate de Noir, sans trace d'émotion apparente. Il raconte comment Emmet Till à 14 ans a sifflé d'admiration sur le passage de la femme blanche et comment les blancs sont venus le chercher chez son oncle l'ont emmené dans une grange et l'ont battu à mort. Et comment les hommes blancs ont ri devant le tribunal qui les acquittait. On joue le disque sans l'annonce, avec juste ce silence à la fin. Et le programme continue comme si rien ne s'était passé. Et ça n'empêche sûrement pas les assassins de dormir. Dans tous les pays du monde, les assassins ont le sommeil lourd.

Enfin un groupe de hardis défenseurs de la patrie, qui signent, hardiment, tous illisibles, sauf un, un certain Jean Chapisson me fait parvenir un mot que je reproduis immédiatement.
Monsieur VIAN, Monsieur HODEIR, Vous nous EMMERDEZ.
Vous nous EMMERDEZ avec vos querelles de famille et vos histoires à la gomme. Nous mettons 120 balles, soit 24 thunes, pour avoir des comptes rendus de jazz et non vos conneries.

Nous vous prions de bien vouloir nous croire vos... (suivent dix signatures indéchiffrables dont au moins quatre témoignent d'une certaine déficience culturelle, et la mention: « ET PUBLIE LA, CETTE LETTRE ».
Ce que je m'empresse de faire comme vous le voyez. Et voici ma
réponse : Soldats de la caserne Junot de Dijon.
Nul n'ignore que c'est la discipline, et non l'intelligence, encore moins l'orthographe, qui fait la force principale des armées.
Si vous aviez des choses au truc, soldats, vous auriez signé en clair - mais on n'exige plus d'un militaire qu'il soit brave: il suffit qu'il ait de bonnes jambes pour foutre le camp.
Puis-je vous faire remarquer, soldats, que vos cent vingt balles mensuels (à dix, ça ne fait jamais que 12 balles par tête de nœud), c'est nous, les contribuables, qui les payons? Alors, soldats, fermez vos gueules et rentrez dans le rang.
Soldats, je suis content de vous. Grâce à vous, la tradition de stupidité du militaire vient de se voir fortement consolidée. Merci encore. Rompez.

2.3. La poésie de Boris Vian

Vous allez retrouver dans ce spectacle les thèmes favoris de Boris Vian. N'oubliez pas que **son anagramme donnait Bison Ravi et qu'il a été un être intrinsèquement poétique.**

Dans sa plaquette posthume *Je voudrais pas crever* il exprime simplement **son amour de la vie :**

Pourquoi que je vis
Parce que c'est joli

Il imagine de manière insolite et sans prétention, une vie dont il sait qu'elle ne le satisferait pas :

Je veux une vie en forme de chose
Au fond d'un machin tout seul
Je veux une vie en forme de sable dans des mains

Il rêve d'une vie meilleure pour tous, moins rude surtout :

Je voudrais pas mourir
Sans qu'on ait inventé
Les roses éternelles
La journée de deux heures
La mer à la montagne
La montagne à la mer

Bien sûr, il y a **son angoisse de la mort** :

Je mourrai d'un cancer de la colonne vertébrale

Il a **horreur de se prendre au sérieux** et créé un univers en prenant à la lettre des expressions courantes en modifiant l'orthographe des mots :

(…) J'ai pas le plus petit sujet
J'ai plus que les mots les plus plats
Tous les mots cons tous les mollets

J'ai plus que me moi le la les
J'ai plus que du dont qui quoi qu'est-ce
Qu'est, elle et lui, qu'eux nous vous ni
Comment voulez-vous que je fasse
Un poème avec ces mots-là ?
Eh en tant pis j'en ferai pas.

Tant pis aussi pour ceux qui attendent en conclusion une formule lapidaire. Quand on parle de Boris Vian, on n'a pas envie de conclure.

2.4. Le Déserteur

a. Les paroles de la chanson : http://www.youtube.com/watch?v=gjndTXyk3mw

Monsieur le Président
Je vous fais une lettre
Que vous lirez peut-être
Si vous avez le temps
Je viens de recevoir
Mes papiers militaires
Pour partir à la guerre
Avant mercredi soir
Monsieur le Président
Je ne veux pas la faire
Je ne suis pas sur terre
Pour tuer des pauvres gens
C'est pas pour vous fâcher
Il faut que je vous dise
Ma décision est prise
Je m'en vais déserter
Depuis que je suis né
J'ai vu mourir mon père
J'ai vu partir mes frères
Et pleurer mes enfants
Ma mère a tant souffert
Elle est dedans sa tombe
Et se moque des bombes
Et se moque des vers

Quand j'étais prisonnier
On m'a volé ma femme
On m'a volé mon âme
Et tout mon cher passé
Demain de bon matin
Je fermerai ma porte
Au nez des années mortes
J'irai sur les chemins
Je mendierai ma vie
Sur les routes de France
De Bretagne en Provence
Et je dirai aux gens:
Refusez d'obéir
Refusez de la faire
N'allez pas à la guerre
Refusez de partir
S'il faut donner son sang
Allez donner le vôtre
Vous êtes bon apôtre
Monsieur le Président
Si vous me poursuivez
Prévenez vos gendarmes
Que je n'aurai pas d'armes
Et qu'ils pourront tirer

b. La lettre à Paul Faber

- Vous trouverez l'intégralité de la lettre en annexe. Elle peut vous être utile pour engager un débat avec les élèves autour de l'engagement ou non d'un citoyen dans la guerre.

3. *Zazie dans le métro*

- **Nous vous proposons un article de France Culture de septembre 2010 qui fêtait les 50 ans du film**
  http://www.franceculture.fr/2010-09-24-50-ans-de-zazie-dans-le-metro.html

Je vous vois venir avec vos Pataugas…

L'objet de cet article n'est pas de nous plonger dans l'œuvre de Raymond Queneau dans sa profondeur et sa prolixité mais simplement de dire : « ***Tiens, Zazie dans le métro. Cinquante ans, déjà…?*** » Cela suffit à suspendre aux lèvres un sourire plein de tendresse mêlée d'une pointe de nostalgie. Attentive relecture et véritable récréation… Retour aussi dans l'**univers cinématographique** très inspiré de **Louis Malle** avec ce Paris que nous avons laissé lentement mais surement disparaître.

Catherine Demongeot ©consortium Pathe

L'action se passe à Paris en 1959, trois ans après *Le ballon rouge*, le film d'Albert Lamorisse qui nous emmenait à Ménilmontant. Pourquoi cette précision ? Parce que dans les deux cas, **Paris constitue bien plus qu'un décor de film ou de roman, c'est un personnage** à part entière. Et s'il est question du film de Louis Malle réalisé un an après la publication du roman de Queneau chez Gallimard, **ce personnage devient un témoin privilégié de cette époque**-là.

Le Ballon rouge ©films montsouris

Début de la Vème République : La **France est au cœur des Trente-Glorieuses**.

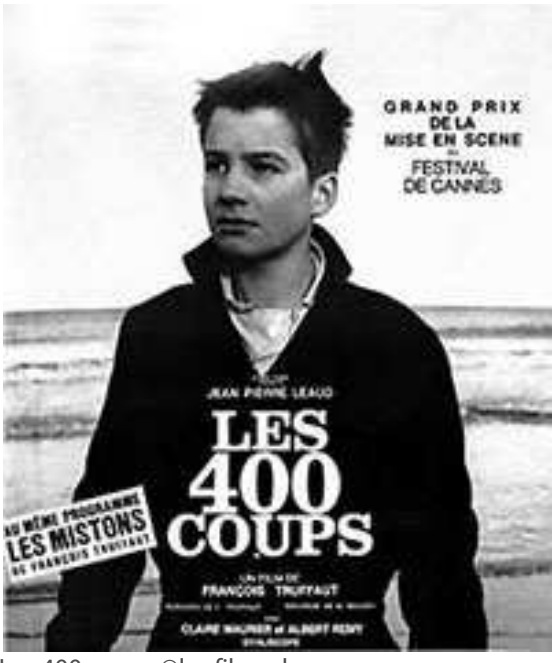
Les rues de Paris sont envahies de Dauphine, de Simca Aronde. Il reste encore des cohortes bruissantes de 4 chevaux qui virevoltent comme des escadrilles d'abeilles pataudes et là, plus loin, ce gros hanneton ventru : la fameuse DS 19 de notre industrie automobile nationale.

Ce qui surprend aussi en cette année 59 à Paris, c'est cette **foule sur les trottoirs** qui se croise et se recroise comme une armée de fourmis folles sur un kilo de sucre en morceaux dans des couleurs de néon rouge sur fond de formica bleu, de chrome et de verre.

Il y a des cafés sur les boulevards où l'on boit des petits noirs, des blancs cassis, des fines à l'eau en fumant de la Gauldo en avalant des œufs durs à la

fraîcheur rétive disposés dans un présentoir bancal de fil de fer sur un zinc en matière plastique.
Il y a aussi sur ces mêmes zincs des distributeurs rudimentaires. Pour 20 centimes d'ancien Franc et un vigoureux tour de mollette, une poignée de cacahuètes salées atterrit dans une soucoupe en plastique. Toujours ce fameux plastoc… C'est beau le progrès. Parfois, un diabolo menthe oublié là met une touche de verdure.

Les prénoms à la mode cette année-là : **Gérard et Philippe** tandis que le petit cimetière de Ramatuelle accueille le grand acteur revêtu pour l'éternité de son costume de Don Rodrigue, le Cid.
A quelques pas de là, **Saint-Tropez** et la Madrague dont Brigitte Bardot a fait l'acquisition l'année précédente.



Les 400 coups ©les films du carrosse

Sur les écrans, ***Les Quatre Cent Coups***, film on ne peut plus autobiographique d'un jeune réalisateur de 27 ans, François Truffaut, qui compte bien régler son compte au cinéma de Papa.

Curieusement et là encore, Paris est un personnage remarquable du film.

Alors pourquoi, Paris reine du monde et star du cinéma ? Parce **que les caméras de la Nouvelle Vague, plus légères, sortent des studios d'Epinay ou de la Victorine et filment la vie – la ville – telle qu'elle est, sans décor, ni artifice**.
Paris encore au premier plan : *A bout de souffle,* Godard, 1960. Et il y a d'autres films de cette époque qui nous baladent dans un Paris qui restera toujours Paris même si de grandes métamorphoses se profilent. Rivette en 1961 : *Paris nous appartient*.

***Zazie dans le métro*, parcours initiatique ou folle course poursuite ?**
C'est selon et chacun y verra midi au clocher de Saint Germain des Près, de Notre Dame... Pour que le bonheur soit complet, il fallait à la fois relire les bonnes pages du livre. (…)
Ici, les gens boivent trop, ils fument comme des pompiers et disent de gros mots orduriers à jets continus. Ainsi avant même mai 68, les gens savaient user et abuser sans modération et jouir sans entraves. (…)

photos du film ©consortium pathe

Doukipudonktan ! Gabriel, à la gare d'Austerlitz, guette l'arrivée de sa nièce Zazie Lalochère, une gamine de 10 ans plutôt délurée dont le rêve unique en

venant à Paris est de grimper dans le métro, malheureusement en grève ce jour-là.
Zazie devra se contenter d'un taxi conduit par Charles, l'ami de Gabriel. Arrivée à destination au café Turandot, Zazie fera la connaissance d'un petit monde truculent : Mado P'tits Pieds, la serveuse du bistro, la tante Albertine qui pourrait bien se nommer Albert. D'ailleurs, que fait de ses nuits le tonton Gabriel ? Réponse : il fait la danseuse espagnole dans un claque car il n'y a pas de sot métier. Du coup, Zazie se demande s'il ne serait pas un peu homosessuel ? A défaut de métro, Zazie va découvrir le marché aux puces de Saint-Ouen, la Tour Eiffel, Paris, des lieux improbables mais pourtant si connus.

On ne peut regarder *Zazie dans le métro* sans émotion en songeant en premier lieu à Louis Malle, disparu en 1995. Ensuite, Turandot, le bistrotier n'est autre que Hubert Deschamps, éternel râleur du cinéma français et oncle de Jérôme Deschamps. Ferdinand Gridoux est incarné par Jacques Dufilho. Mado P'tits Pieds est jouée par la grande Annie Fratellini.

Dernier grand acteur de Zazie, **Philippe Noiret**, bien sûr, dans le rôle de l'**oncle Gabriel**. Noiret est alors âgé de 30 ans. Zazie est son sixième film. Son nom à l'époque est surtout lié au Théâtre National Populaire, à Jean Vilar, Gérard Philipe, la très belle aventure du Festival d'Avignon des origines. Pour *Zazie dans le métro*, les scènes jouées par Philippe Noiret notamment lors de la visite de la Tour Eiffel sont à couper le souffle.

La Tour Eiffel et le bus vintage Cityrama aux allures de juke-box des fifties à roulettes forment un autre couple indissociable du film.

Photos du film ©consortium pathe

Que reste-t-il de tout cela, dites-le moi ? Le métro parisien, peut-être, qui a rendu hommage au film en 1985. Non seulement, il n'était plus en grève, enfin un peu moins, mais sur la ligne 5, il existe désormais une station Bobigny-Pantin Raymond Queneau.

Annexe 1 – Quelques Exercices de style

Homéotéleutes

Un jour de canicule sur un véhicule où je circule, gesticule un funambule au bulbe minuscule, à la mandibule en virgule et au capitule ridicule. Un somnambule l'accule et l'annule, l'autre articule : "crapule", mais dissimule ses scrupules, recule, capitule et va poser ailleurs son cul.
Une hule aprule, devant la gule Saint-Lazule je l'aperçule qui discule à propos de boutules, de boutules de pardessule.

Onomatopées

Sur la plate-forme, pla pla pla, d'un autobus, teuff teuff teuff, de la ligne S (pour qui sont ces serpents qui sifflent sur), il était environ midi, ding din don, ding din don, un ridicule éphèbe, prout prout, qui avait un de ces couvre-chefs, phui, se tourna (virevolte, virevolte) soudain vers son voisin d'un air de colère, rreuh, rreuh, et lui dit, hm hm : «vous faites exprès de me bousculer, monsieur.» Et toc. Là-dessus, vroutt, il se jette sur une place libreet s'y assoit, boum. Ce même jour, un peu plus tard, ding din don, ding din don, je le revis en compagnie d'un autre éphèbe, prout prout, qui lui causait bouton de pardessus (brr, brr, brr, il ne faisait donc pas si chaud que ça…).
Et toc.

Analyse logique

Autobus.
Plate-forme.
Plate-forme d'autobus. C'est le lieu.
Midi.
Environ.
Environ midi. C'est le temps.
Voyageurs.
Querelle.
Une querelle de voyageurs. C'est l'action.
Homme jeune.
Chapeau. Long cou maigre.
Un jeune homme avec un chapeau et un galon tressé autour. C'est le personnage principal.
Quidam.
Un quidam.
Un quidam. C'est le personnage second.
Moi.
Moi.
Moi. C'est le tiers personnage, narrateur.

Mots

Mots.
Mots. C'est ce qui fut dit.
Place libre.
Place occupée.
Une place libre ensuite occupée. C'est le résultat.

La gare Saint-Lazare.
Une heure plus tard.
Un ami.
Un bouton.
Autre phrase entendue. C'est la conclusion.
Conclusion logique.

Alexandrins

Un jour dans l'autobus qui porte la lettre S
Je vis un foutriquet de je ne sais quelle es-
Pèce qui râlait bien qu'autour de son turban
Il y eût de la tresse en place de ruban.
Il râlait ce jeune homme à l'allure insipide,
Au col démesuré, à l'haleine putride,
Parce qu'un citoyen qui paraissait majeur
Le heurtait, disait-il, si quelque voyageur
Se hissait haletant et poursuivi par l'heure
Espérant déjeuner en sa chaste demeure.
Il n'y eut point d'esclandre et le triste quidam
Courut vers une place et s'assit sottement.
Comme je retournais direction rive gauche
De nouveau j'aperçus ce personnage moche
Accompagné d'un zèbre, imbécile dandy,
Qui disait : «ce bouton faut pas le mettre icy.»

Moi je

Moi je comprends ça : un type qui s'acharne à vous marcher sur les pinglots, ça vous fout en rogne. Mais après avoir protesté aller s'asseoir comme un péteux, moi, je comprends pas ça. Moi j'ai vu ça l'autre jour sur la plate-forme arrière d'un autobus S. Moi je lui trouvais le cou un peu long à ce jeune homme et aussi bien rigolote cette espèce de tresse qu'il avait autour de son chapeau. Moi jamais j'oserais me promener avec un couvre-chef pareil. Mais c'est comme je vous le dis, après avoir gueulé contre un autre voyageur qui lui marchait sur les pieds, ce type est allé s'asseoir sans plus. Moi, je lui aurais foutu une baffe à ce salaud qui m'aurait marché sur les pieds.
Il y a des choses curieuses dans la vie, moi je vous le dis, il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas. Deux heures plus tard, moi je rencontre de nouveau ce garçon. Moi, je l'aperçois devant la gare Saint-Lazare. Moi, je le vois en compagnie d'un copain de sa sorte qui lui disait, moi je l'ai entendu : «tu devrais remonter ce bouton-là.» Moi, je l'ai bien vu, il désignait le bouton supérieur.

Alors

Alors l'autobus est arrivé. Alors j'ai monté dedans. Alors j'ai vu un citoyen qui m'a saisi l'œil. Alors j'ai vu son long cou et j'ai vu la tresse qu'il y avait autour de son chapeau. Alors il s'est mis à pester contre son voisin qui lui marchait alors sur les pieds. Alors, il est allé s'asseoir.

Alors, plus tard, je l'ai revu Cour de Rome. Alors il était avec un copain. Alors, il lui disait, le copain : tu devrais faire mettre un autre bouton à ton pardessus. Alors.

Vulgaire

L'était un peu plus dmidi quand j'ai pu monter dans l'esse. Jmonte donc, jpaye ma place comme de bien entendu et voilàtipas qu'alors jremarque un zozo l'air pied, avec un cou qu'on aurait dit un télescope et une sorte de ficelle autour du galurin. Je lregarde passque jlui trouve l'air pied quand le voilàtipas qu'ismet à interpeller son voisin. Dites-donc, qu'il lui fait, vous pourriez pas faire attention, qu'il ajoute, on dirait, qu'il pleurniche, quvous lfaites essprais, qu'i bafouille, deummarcher toutItemps sullé panards, qu'i dit. Là- dsus, tout fier de lui, i va s'asseoir. Comme un pied.
Jrepasse plus tard Cour de Rome et jl'aperçois qui discute le bout de gras avec autre zozo de son espèce. Dis-donc, qu'i lui faisait l'autre, tu dvrais, qu'i lui disait, mettre un ottbouton, qu'il ajoutait, à ton pardingue, qu'iconcluait.

Interrogatoire

- à quelle heure ce jour-là passa l'autobus de la ligne S de midi 23, direction porte de Champerret ?
- à midi 38.
- Y avait-il beaucoup de monde dans l'autobus de la ligne S sus-désigné ?
- Des floppées.
- Qu'y remarquâtes-vous de particulier ?
- Un particulier qui avait un très long cou et une tresse autour de son chapeau.
- Son comportement était-il aussi singulier que sa mise et son anatomie ?
- Tout d'abord non ; il était normal, mais il finit par s'avérer être celui d'un cyclothymique paranoïaque légèrement hypotendu dans un état d'irritabilité hypergastrique.
- Comment cela se traduisit-il ?
- Le particulier en question interpella son voisin sur un ton pleurnichard en lui demandant s'il ne faisait pas exprès de lui marcher sur les pieds chaque fois qu'il montait ou descendait des voyageurs.
- Ce reproche était-il fondé ?
- Je l'ignore.
- Comme se termina cet incident ?
- Par la fuite précipitée du jeune homme qui alla occuper une place libre.
- Cet incident eut-il un rebondissement ?
- Moins de deux heures plus tard.
- En quoi consista ce rebondissement ?
- En la réapparition de cet individu sur mon chemin.
- Où et comment le revîtes-vous ?
- En passant en autobus devant la cour de Rome.
- Qu'y faisait-il ?
- Il prenait une consultation d'élégance.

Parécheèses

Sur la tribune bustérieure d'un bus qui transhabutait vers un but peu bucolique des bureaucrates abutis, un burlesque funambule à la buccule loin de buste et au gibus sans buran, fit brusquement du grabuge contre un burgrave qui le bousculait: « Butor! y a de l'abus! »

S'attribuant un tabouret, il s'y culbuta tel un obus dans une cambuse. Bultérieurement, en un conciliabule, il butinait cette stibulation: « Buse! ce globuleux buton buche mal ton burnous!

Maladroit

Je n'ai pas l'habitude d'écrire. Je ne sais pas. J'aimerais bien écrire une tragédie ou un sonnet ou une ode, mais il y a les règles. Ça me gêne. C'est pas fait pour les amateurs. Tout ça c'est déjà bien mal écrit. Enfin. En tout cas,j'ai vu aujourd'hui quelque chose que je voudrais bien coucher par écrit. Coucher par écrit ne me paraît pas bien fameux. ça doit être une de ces expressions toutes faites qui rebutent les lecteurs qui lisent pour les éditeurs qui recherchent l'originalité qui leur paraît nécessaire dans les manuscrits que les éditeurs publient lorsqu'ils ont été lus par les lecteurs que rebutent les expressions toutes faites dans le genre de "coucher par écrit" qui est pourtant ce que je voudrais faire de quelque chose que j'ai vu aujourd'hui bien que je ne sois qu'un amateur que gênent les règles de la tragédie du sonnet ou de l'ode car je n'ai pas l'habitude d'écrire. Merde, je ne sais pas comment j'ai fait mais me voilà revenu tout au début. Je ne vais jamais en sortir. Tant pis. Prenons le taureau par les cornes. Encore une platitude. Et puis ce gars-là n'avait rien d'un taureau. Tiens, elle n'est pas mauvaise celle-là. Si j'écrivais : prenons le godelureau par la tresse de son chapeau de feutre mou emmanché d'un long cou, peut-être bien que ce serait original. Peut-être bien que ça me ferait connaître des messieurs de l'Académie française, du Flore et de la rue Sébastien-Bottin. Pourquoi ne ferais-je pas de progrès après tout. C'est en écrivant qu'on devient écriveron. Elle est forte celle-là. Tout de même faut de la mesure. Le type sur la plate-forme de l'autobus, il en manquait quand il s'est mis à engueuler son voisin sous prétexte que ce dernier lui marchait sur les pieds chaque fois qu'il se tassait pour laisser monter ou descendre des voyageurs. D'autant plus qu'après avoir protesté comme cela, il est allé vite s'asseoir dès qu'il a vu une place libre à l'intérieur comme s'il craignait les coups. Tiens j'ai déjà raconté la moitié de mon histoire. Je me demande comment j'ai fait.
C'est tout de même agréable d'écrire. Mais il reste le plus difficile. Le plus calé. La transition. D'autant plus qu'il n'y a pas de transition. Je préfère m'arrêter.

Annexe 2 - Lettre à Paul Faber

Cher Monsieur,

Vous avez bien voulu attirer les rayons du flambeau de l'actualité sur une chanson fort simple et sans prétention. Le Déserteur, que vous avez entendue à la radio et dont je suis l'auteur. Vous avez cru devoir prétendre qu'il s'agissait là d'une insulte aux anciens combattants de toutes les guerres passées, présentes et à venir.

Vous avez demandé au préfet de la Seine que cette chanson ne passe plus sur les ondes. Ceci confirme à qui veut l'entendre l'existence dune censure à la radio et c'est un détail utile à connaître.

Je regrette d'avoir à vous le dire, mais cette chanson a été applaudie par des milliers de spectateurs et notamment a L'Olympia (3 semaines) et à Bobino (15 jours) depuis que Mouloudji la chante ; certains, je le sais l'ont trouvée choquante : ils étaient très peu nombreux et je crains qu'ils ne l'aient pas comprise. Voici quelques explications à leur usage.

De deux choses l'une : ancien combattant, vous battez-vous pour la paix ou pour le plaisir ? Si vous vous battiez pour la paix, ce que j'ose espérer, ne tombez pas sur quelqu'un qui est du même bord que vous et répondez à la question suivante : si l'on n'attaque pas la guerre pendant la paix, quand aura-t-on le droit de l'attaquer ? Ou alors vous aimiez la guerre - et vous vous battiez pour le plaisir ? C'est une supposition que je ne me permettrais pas même de faire, car pour ma part, je ne suis pas du type agressif. Ainsi cette chanson qui combat ce contre quoi vous avez combattu, ne tentez pas, en jouant sur les mots de la faire passer pour ce qu'elle n'est pas : ce n'est pas de bonne guerre.

Car il y a de bonnes guerres et de mauvaises guerres - encore que le rapprochement de " bonne " et de "guerre " soit de nature à me choquer, moi et bien d'autres, de prime abord - comme la chanson a pu vous choquer de prime abord. Appellerez-vous une bonne guerre celle que l'on a tentée de faire mener aux soldats français en 1940 ? Mal armés, mal guidés, mal informés, n'ayant souvent pour toute défense qu'un fusil dans lequel n'entraient même pas les cartouches qu'on leur donnait (Entre autres, c'est arrivé à mon frère aîné en mai 1940.), les soldats de 1940 ont donné au monde une leçon d'intelligence en refusant le combat: ceux qui étaient en mesure de le faire se sont battus - et fort bien battus : mais le beau geste qui consiste à se faire tuer pour rien n'est plus de mise aujourd'hui que l'on tue mécaniquement ; il n'a même plus valeur de symbole, si l'on peut considérer qu'il l'ait eu en imposant au moins au vainqueur le respect du vaincu.

D'ailleurs mourir pour la patrie, c'est fort bien : encore faut-il ne pas mourir tous - car où sera la patrie ? Ce n'est pas la terre - ce sont les gens. La patrie (Le général de Gaulle ne me contredira pas sur ce point, je pense), ce ne sont pas les soldats : ce sont les civils que l'on est censé défendre - et les soldats n'ont rien de plus pressé que de redevenir civils, car cela signifie que la guerre est terminée.

Au reste si cette chanson peut paraître indirectement viser une certaine catégorie de gens. Ce ne sont à coup sûr pas les civils : les anciens combattants seraient-ils des militaires ? Et voudriez-

vous m'expliquer ce que vous entendez, vous, par ancien combattant ? " Homme qui regrette d'avoir été obligé d'en venir aux armes pour se défendre " ou " homme qui regrette le temps où l'on combattait" - Si c'est " un homme qui a fait ses preuves de combattant ", cela prend une nuance agressive. Si c'est " une homme qui a gagné une guerre ", c'est un peu vaniteux.

Croyez-moi... " ancien combattant ", c'est un mot dangereux ; on ne devrait pas se vanter d'avoir fait la guerre, on devrait le regretter - un ancien combattant est mieux placé que quiconque pour haïr la guerre. Presque tous les vrais déserteurs sont des " anciens combattants " qui n'ont pas eu la force d'aller jusqu'à la fin du combat. Et qui leur jettera la pierre ? Non... si ma chanson peut déplaire, ce n'est pas à un ancien combattant, cher monsieur Faber. Cela ne peut être qu'à une certaine catégorie de militaires de carrière ; jusqu'à nouvel ordre, je considère l'ancien combattant comme un civil heureux de l'être. Il est des militaires de carrière qui considèrent la guerre comme un fléau inévitable et s'efforcent de l'abréger. Ils ont tort d'être militaires, car c'est se déclarer découragé d'avance et admettre que l'on ne peut prévenir ce fléau - mais ces militaires-là sont des hommes honnêtes. Bêtes mais honnêtes. Et ceux-là non plus n'ont pas pu se sentir visés. Sachez-le, certains m'ont félicité de cette chanson. Malheureusement, il en est d'autres, et ceux-là, si je les ai choqués, j'en suis ravi. C'est bien leur tour. Oui, cher monsieur Faber, figurez-vous, certains militaires de carrière considèrent que la guerre n'a d'autre but que de tuer les gens. Le général Bradiey par exemple, dont J'ai traduit les mémoires de guerre, le dit en toutes lettres. Entre nous, les neuf dixièmes des gens ont des idées fausses sur ce type de militaire de carrière. L'histoire telle qu'on l'enseigne est remplie du récit de leurs inutiles exploits et de leurs démolitions barbares ; j'aimerais mieux - et nous sommes quelques-uns dans ce cas - que l'on enseignât dans les écoles la vie d'Eupalinos ou le récit de la construction de Notre-Dame plutôt que la vie de César ou que le récit des exploits astucieux de Gengis Khan. Le bravache a toujours su forcer le civilisé à s'intéresser à son inintéressante personne ; où l'attention ne naît pas d'elle-même, il faut bien qu'on l'exige, et quoi de plus facile lorsque l'on dispose des armes. On ne règle pas ces problèmes en dix lignes : mais l'un des pays les plus civilisés du monde, la Suisse, les a résolus, je vous le ferai remarquer, en créant une armée de civils ; pour chacun d'eux, la guerre n'a qu'une signification : celle de se défendre. Cette guerre-là, c'est la bonne guerre. Tout au moins la seule inévitable. Celle qui nous est imposée par les faits.

Non, monsieur Faber, ne cherchez pas l'insulte où elle n'est pas et si vous la trouvez, sachez que c'est vous qui l'y aurez mise. Je dis clairement ce que je veux dire : et jamais je n'ai eu le désir d'insulter les anciens combattants des deux guerres, les résistants, parmi lesquels je compte bien des amis, et les morts de la guerre - parmi lesquels j'en comptais bien d'autres. Lorsque j'insulte (et cela ne m'arrive guère) je le fais franchement, croyez-moi. Jamais je n'insulterai des hommes comme moi, des civils, que l'on a revêtus d'un uniforme pour pouvoir les tuer comme de simples objets, en leur bourrant le crâne de mots d'ordre vides et de prétextes fallacieux. Se battre sans savoir pourquoi l'on se bat est le fait d'un imbécile et non celui d'un héros ; le héros, c'est celui qui accepte ta mort lorsqu'il sait qu'elle sera utile aux valeurs qu'il défend. Le déserteur de ma chanson n'est qu'un homme qui ne sait pas ; et qui le lui explique ? Je ne sais de quelle guerre vous êtes ancien combattant - mais si vous avez fait la première, reconnaissez que vous étiez plus doué pour la guerre que pour la paix ; ceux qui, comme moi, ont eu 20 ans en 1940 ont reçu un drôle de cadeau d'anniversaire. Je ne pose pas pour les braves : ajourné à la

suite d'une maladie de cœur, je ne me suis pas battu, je n'ai pas été déporté, je n'ai pas collaboré - je suis resté, quatre ans durant, un imbécile sous-alimenté parmi tant d'autres - un qui ne comprenait pas parce que pour comprendre, il faut qu'on vous explique. J'ai trente-quatre ans aujourd'hui, et je vous le dis : S'il s'agit de tomber au hasard d'un combat ignoble sous la gelée de napalm, pion obscur dans une mêlée guidée par des intérêts politiques, je refuse et je prends le maquis. Je ferai ma guerre à moi. Le pays entier s'est élevé contre la guerre d'Indochine lorsqu'il a fini par savoir ce qu'il en était, et les jeunes qui se sont fait tuer là-bas parce qu'ils croyaient servir à quelque chose - on le leur avait dit - je ne les insulte pas, je les pleure ; parmi eux se trouvaient, qui sait, de grands peintres, de grands musiciens, et à coup sûr, d'honnêtes gens.

Lorsque l'on voit une guerre prendre fin en un mois par la volonté d'un homme qui ne se paie pas, sur ce chapitre, de mots fumeux et glorieux, on est forcé de croire, si l'on ne l'avait pas compris, que celle-là au moins n'était pas inévitable. Demandez aux anciens combattants d'Indochine - à Philippe de Pirey, par exemple (Opération Sachis, chez Julliard.) - ce qu'ils en pensent. Ce n'est pas moi qui vous le dis - c'est quelqu'un qui en revient - mais peut-être ne lisez-vous pas. Si vous vous contentez de la radio, évidemment, vous n'êtes pas gâté sur le chapitre des informations. Comme moyen de progression culturelle, c'est excellent en théorie la radio ; mais ce n'est pas très judicieusement employé.

D'ailleurs, je pourrais vous chicaner. Qui êtes-vous, pour me prendre à parti comme cela, monsieur Faber ? Vous considérez-vous comme un modèle ? Un étalon de référence ? Je ne demande pas mieux que de le croire - encore faudrait-il que je vous connusse. Je ne demande pas mieux que de faire votre connaissance mais vous m'attaquez comme cela, sournoisement, sans même m'entendre (car j'aurais pu vous expliquer cette chanson, puisqu'il vous faut un dessin). Je serai ravi de prendre exemple sur vous si je reconnais en vous les qualités admirables que vous avez, je n'en doute pas, mais qui ne sont guère manifestes jusqu'ici puisque je ne connais de vous qu'un acte d'hostilité à l'égard d'un homme qui essaie de gagner sa vie en faisant des chansons pour d'autres hommes. Je veux bien suivre Faber, moi. Mais les hommes de ma génération en ont assez des leçons ; ils préfèrent ses exemples. Jusqu'ici je me suis contenté de gens comme Einstein, pour ne citer que lui - tenez, voici ce qu'il écrit des militaires, Einstein...

"... Ce sujet m'amène à parler de la pire des créations : celle des masses armées, du régime militaire, que je hais ; je méprise profondément celui qui peut, avec plaisir, marcher en rangs et formations, derrière une musique : ce ne peut être que par erreur qu'il a reçu un cerveau ; une moelle épinière lui suffirait amplement. On devrait, aussi rapidement que possible, faire disparaître cette honte de la civilisation. L'héroïsme sur commande, les voies de faits stupides, le fâcheux esprit de nationalisme, combien je hais tout cela : combien la guerre me paraît ignoble et méprisable ; J'aimerais mieux me laisser couper en morceaux que de participer à un acte aussi misérable. En dépit de tout. Je pense tant de bien de l'humanité que je suis persuadé que ce revenant aurait depuis longtemps disparu si le bon sens des peuples n'était pas systématiquement corrompu, au moyen de l'école et de la presse, par les intéressés du monde politique et du monde des affaires. "

Attaquerez-vous Einstein, Monsieur Faber ? C'est plus dangereux que d'attaquer Vian, je vous préviens... Et ne me dites pas qu'Einstein est un idiot : les militaires eux-mêmes vont lui emprunter ses recettes, car ils reconnaissent sa supériorité, au chapitre atomique. Ils n'ont pas l'approbation d'Einstein, vous le voyez - ce sont de mauvais élèves ; et ce n'est pas Einstein le responsable d'Hiroshima ni de l'empoisonnement lent du Pacifique. Ils vont chercher leurs recettes chez lui et s'empressent d'en oublier le mode d'emploi : les lignes ci-dessus montrent bien qu'elles ne leur étaient pas destinées. Vous avez oublié le mode d'emploi de ma chanson, monsieur Faber : mais je suis sans rancune : je suis prêt à vous échanger contre Einstein comme modèle à suivre si vous me prouvez que j'y gagne. C'est que je n'achète pas chat en poche.

Il y a encore un point sur lequel j'aurais voulu ne pas insister, car il ne vous fait pas honneur ; mais vous avez déclenché publiquement les hostilités ; vous êtes l'agresseur.

Pour tout vous dire, je trouve assez peu glorieuse - s'il faut parler de gloire - la façon dont vous me cherchez noise.

Auteur à scandale (pour les gens qui ignorent les brimades raciales), ingénieur renégat, ex-musicien de Jazz, ex-tout ce que vous voudrez (voir la presse de l'époque), je ne pèse pas lourd devant monsieur Paul Faber, conseiller municipal. Je suis une cible commode ; vous ne risquez pas grand-chose. Et vous voyez, pourtant, loin de déserter, j'essaie de me défendre. Si c'est comme cela que vous comprenez la guerre, évidemment, c'est pour vous une opération sans danger ? mais alors pourquoi tous vos grands mots ? N'importe qui peut déposer une plainte contre n'importe qui - même si le second a eu l'approbation de la majorité. C'est généralement la minorité grincheuse qui proteste -et les juges lui donnent généralement raison, vous le savez ; Vous jouez à coup sûr. Vous voyez, je ne suis même pas sûr que France-dimanche, à qui je l'adresse, publie cette lettre : que me restera-t-il pour lutter contre vos calomnies ? Ne vous battez pas comme ça, monsieur Faber, et croyez-moi si je sais qu'il est un lâche. Je ne me déroberai jamais devant un adversaire, même beaucoup plus puissant que moi ; puisque c'est moi qui clame la prééminence de l'esprit sur la matière et de l'intelligence sur la brutalité. Il m'appartiendra d'en faire la preuve et si j'échoue, j'échouerai sans gloire, comme tous les pauvres gars qui dorment sous un mètre de terre et dont la mort n'a vraiment pas servi à donner aux survivants le goût de la paix. Mais de grâce, ne faites pas semblant de croire que lorsque j'insulte cette ignominie qu'est la guerre, j'insulte les malheureux qui en sont les victimes : ce sont des procédés caractéristiques de ceux qui les emploient que ceux qui consistent à faire semblant de ne pas comprendre ; et plutôt que de vous prendre pour un hypocrite j'ose espérer qu'en vérité, vous n'aviez rien compris et que la présente lettre dissipera heureusement les ténèbres. Et un conseil : si la radio vous ennuie, tournez le bouton ou donnez votre poste ; c'est ce que j'ai fait depuis six ans ; choisissez ce qui vous plaît, mais laissez les gens chanter, et écouter ce qui leur plaît.

C'est bien la liberté en général que vous défendiez quand vous vous battiez, ou la liberté de penser comme monsieur Faber ?

Bien cordialement,

Boris Vian

SOURCES ET ELEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

Les documents réunis dans ce dossier proviennent de :

- Le Théâtre de l'Eveil, *Exercices de style* de Raymond Queneau, adaptation et mise en scène Michel Abécassis, dossier de présentation
- Le Théâtre de l'Eveil, *Exercices de style* de Raymond Queneau, adaptation et mise en scène Michel Abécassis, liste de textes
- Le Théâtre de l'Eveil, *Vian v'là Boris* d'après l'œuvre de Boris Vian, conception et mise en scène Michel Abécassis, dossier de presse
- Serge Brindeau, *La poésie contemporaine de la langue française depuis 194*5, Paris, Editions Saint-Germain-des-Prés, 1973.
- Biographie de Raymond Queneau consultable sur le site : http://www.franceculture.fr/2009-11-20-fous-litt%C3%A9raires-le-chiendent-et-cent-mille-milliards-de-po%C3%A8mes.html
- Biographie de Boris Vian consultable sur le site : http://fr.wikipedia.org/wiki/Boris_Vian

Autres sources :

- http://www.alalettre.com/queneau-oeuvres-exercices-de-style.php
- http://www.weblettres.net/pedagogie/gt.php?wg=1&p=rep&rubrique=26&sousrub=531